Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 7 (1932-1933)
Heft: 17

Rubrik: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lecture d'un travail préparé par M. L. Gex, sur une documentation réunie par M. G. Volait sous le titre suivant :

Un mouvement de réaction dans la pensée austro-allemande contemporaine contre la métaphysique.

Le président des Etudes de Lettres clôturera la séance.

COMPTES RENDUS

M. Louis Lavanchy a fait au printemps dernier devant un public nombreux et très attentif trois conférences d'un intérêt primordial sur *Trois témoins de ce temps*, trois écrivains « qui nous racontent avec le plus de puissance quelques-unes des aventures spirituelles de notre époque si diverse ». Par suite du décès de M. Volait, nous avons prié un ami de bien vouloir en donner ici un résumé au lieu du compte rendu habituel.

1. J. Giraudoux, ou le Précieux. — J. Giraudoux, un « illusionniste » cependant, exprime à tout le moins ce goût, qui caractérise l'âme et l'art d'aujourd'hui, d'une évasion hors du réel. Mais sa fantaisie, qui n'a rien de mystique, est faite du plus charmant bon sens. D'esprit précieux, sans doute, il réussit à revêtir l'ancienne préciosité d'une forme supérieure et souriante.

Giraudoux est un pur moderne, pétri de culture classique. Même dans ses sujets les plus légendaires, il agite des questions tout actuelles, au sein d'une atmosphère toute bourgeoise, peuplée des jeunes gens et des grotesques les plus aimables, — en racontant toujours des victoires, celles que chacun peut remporter sur ses petitesses, et sur sa sottise.

Victoires proprement platoniciennes. Soucieux de nous faire préférer les objets aux idées, mais les maintenant à une « distance » convenable, et mettant alors une suprême élégance à nous les faire accepter tels quels, il ne s'en ingénie

pas moins à faire surgir autour d'eux toutes sortes de « présences », et à instituer entre le destin et ses personnages le plus joli jeu de cache-cache, où ils finissent toujours par gagner. Il nous rend ainsi l'innocence première, avec juste ce qu'il faut d'esprit voltairien et grivois pour que ce Paradis retrouvé ne paraisse pas fade.

Un tel jeu risque sans doute de demeurer inefficace. Mais il est bien séduisant. Et puis lorsqu'il subit (comme dans *Amphitryon* 38 par exemple) la féconde contrainte d'un grand sujet traditionnel, on doit reconnaître qu'il sait s'imposer avec la plus ferme énergie.

2. G. Duhamel, ou l'Humanitaire. — Tandis que Giraudoux se préserve, — Duhamel, flamme qui brûle au fond du sanctuaire, mais qui aspire à flamber aux vents du dehors, s'élance dans la mêlée, où il se trouve déchiré entre les confuses exigences de son idéalisme social, et ses instincts individuels. C'est un poète pantelant, qui n'est jamais si grand que lorsqu'il prend conscience de son partage. — Sa vraie origine littéraire, il faut la chercher dans la guerre, qu'il a toute faite, dès la trentaine, en chirurgien, et qui lui a apporté sa « récolte », puisqu'elle a révélé, à lui-même et au grand public, sa vocation de chantre des *Martyrs* (1916).

Et aussi sa fausse vocation de « sauveur », — car cet athée impuissant à se passer d'un Dieu, tentait de se hisser, du fond de la catastrophe (1918) vers une *Possession du monde*, vers une « grâce », exclusivement humaine —, qu'il n'a en fait jamais atteinte que pour en être aussitôt « dépossédé ». On songe à un moine, qu'un instant d'extase lancerait dans des prêches.

Mais sa voix (sinon toujours sa pensée) devient autrement plus nette quand il juge. Son indignation morne, et cependant généreuse, la sourde intensité de son ironie, font des *Scènes de la vie future* (1930) un cinglant pamphlet, qui a ouvert un vaste procès sur la civilisation contemporaine. Le meilleur mérite du livre réside peut-être dans ce goût profond que

Duhamel y affirme, de la vie intime et retraite, — évidemment menacée par toutes les mécaniques d'aujourd'hui.

C'est donc bien dans ce personnage de reclus que Duhamel atteint la plus émouvante grandeur. Il en a fait son *Salavin*, le type de « l'homme abandonné », dévoré par sa propre pensée, pèlerin d'une communion jamais réalisée avec les autres hommes, altéré d'une soif obscurément religieuse de sacrifice et de révélation — et dont chaque élan aboutit à une dérive. Une « confession » d'une si frémissante limpidité élève incontestablement ce pitoyable symbole de l'inquiétude actuelle à la hauteur d'un type littéraire.

3. A. Gide, ou l'Immoraliste. — Né en 1869, le protestant A. Gide, l'homme au regard aigu et fuyant, habile à séduire, et à quitter, expert à discipliner sa sensibilité un peu sèche dans les sens les plus opposés, et possédé par « le sentiment du clandestin », le « démoniaque » A. Gide incarne l'une des recherches les plus significatives de cette époque, celle d'une liquidation méfiante de toutes les valeurs de jadis. Prince de l'esprit, trouvant dans les contradictoires les plus « extrêmes » son plus sûr excitant, c'est un sensualiste, à la façon de ceux du XVIIIme siècle et de Montaigne, mais de la conscience, enclin à mettre Dieu « derrière chacun de ses désirs », comme à découvrir le démon qui se cache sous toutes nos vertus. C'est un artiste que passionne surtout la tragédie ou la farce morales.

Son œuvre a progressé dans un sens visible. Après le détachement symboliste de ses débuts (1891-96), c'est tout à coup l'ivresse de vivre des *Nourritures terrestres* (1897), mise en chair et en pratique vivante dans *L'Immoraliste* (1902) — puis l'ascétique renoncement de *La porte étroite* (1909) — l'un aussi délicieux que l'autre, et aussi insuffisant. Gide veut dominer la chair et l'âme ; il ne demande à l'un que d'exalter l'autre, et par la jouissance autant que par la privation. Puis le roman burlesque des *Caves du Vatican* (1914) formule le précepte de « l'acte gratuit », c'est-à-dire

de l'immoralisme artiste... Et c'est enfin, depuis une dizaine d'années, le grand coup de la confession radicale et du secret lâché, du *Corydon*, de *Si le grain ne meurt*, — et des *Faux monnayeurs*, ce trouble règne de l'esprit malin éclairé d'une si complaisante lumière.

L'incomparable pureté du style, à la fois sinueux et tendre, confère une singulière énergie à toute cette œuvre, à cette critique du dogme de la conscience morale (*L'école des femmes*, 1929), et à cet appel nietzschéen qu'elle lance aux plus forts, aux artistes surtout, pour qu'ils se créent, en découvrant leur vraie originalité, leur plus personnelle loi.

CHRONIQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Fréquentation (été 1932) : 117 étudiants, dont 39 Vaudois, 24 Confédérés et 54 étrangers ; 52 auditeurs, dont 15 Vaudois, 10 Confédérés et 27 étrangers. Le nombre des étudiants ne varie guère ; celui des auditeurs a sensiblement baissé cet été, mais seulement du côté des étrangers.

Examens (juillet 1932) : ont reçu le grade de licencié ès lettres (diplôme d'Etat) Mlle Moya Pittet (français, latin, anglais, philosophie), M. Jacques Freymond (français, latin, grec, histoire), M. Paul Lang (français, latin, grec, histoire).

Ont obtenu le certificat d'études françaises : avec mention bien, Mlles Mad. Camilieris, Lily Haas, Hélène Hug, A.-M. Ludevig, Esther Sofaer, Betty Waldron, M. Hans Braun ; sans mention, Mlles Lucy Dokman, Agnès Erman, Eva Gamper, Margot Herbst, Mary Major, A.-M. Oving, M. Konrad Schokmann.

Doctorat: Mme Cécile Delhorbe a soutenu le 14 juin, devant une commission composée de M. Ch. Gilliard, doyen,